

“Pourquoi il y a t-il quelque chose plutôt que rien ?” Cette question est-elle nulle et non avenue ?, pas sérieuse ?, alors ne perdons pas de temps à cela... Mais, pour Francis Wolff, c'est une question probablement insoluble,.. elle est pourtant inévitable. Je dirais même qu'elle peut être féconde. C'est ce que je voudrais essayer de montrer dans une dernière partie de cet exposé : cette question, même insoluble, est une question sérieuse qui vaut la peine d'être méditée, à défaut d'être résolue.

Pourquoi dire cela ? D'abord parce que cette question est centrée sur le **pourquoi**. Cette notion de *pourquoi* n'est pas une notion quelconque, c'est même une dimension essentielle de l'être humain de se poser des questions *pourquoi?* Heidegger, dans un de ses textes, cite un penseur du XVII^e siècle, un penseur poète, prêtre aussi, qui s'appelle Angelus Silesius. Il cite cette phrase : *“La rose est sans pourquoi. Elle n'a pas de pourquoi. Elle fleurit parce qu'elle fleurit. Elle n'a pas de souci d'elle-même »*. Mais l'homme, lui n'est pas sans *pourquoi*, il en a même de multiples. D'ailleurs, tout parent sait qu'à un moment donné, l'enfant, lorsqu'il se met à parler, multiplie les *pourquoi*, les *pourquoi* accablants sur tout ce qui l'entoure. On voit que dès l'apparition du langage et d'une raison agissante, l'homme se pose des *pourquoi*. L'homme n'est pas une rose ! Et rien que pour cela, ça vaut la peine de s'intéresser à ce *pourquoi*.

Ce pourquoi renvoie à une expérience humaine fondamentale qui est l'étonnement. C'est cette expérience de l'étonnement qui conduit l'enfant, justement, devant le monde qu'il découvre, qui s'ouvre à lui, à poser une multitude de *pourquoi*, ce qui témoigne d'une sorte d'insatisfaction profonde caractérisant l'être humain. Une insatisfaction que la rose, probablement, ne connaît pas ! C'est une insatisfaction qui correspond à un besoin d'ordre d'abord intellectuel : besoin de comprendre, besoin d'expliquer, besoin de trouver du sens à ce qui nous entoure. Mais, au-delà du besoin intellectuel, derrière ce besoin intellectuel, il y a certainement autre chose qui est un besoin d'ordre affectif, un besoin de se rassurer. Car l'étonnement peut être à la fois un étonnement d'émerveillement, de satisfaction, mais en même temps, devant l'étrangeté de ce qu'on découvre de nouveau, une source d'inquiétude, voire d'angoisse. Le besoin d'expliquer, de comprendre est, je pense, lié profondément à une inquiétude, à un besoin de se rassurer. La compréhension, l'explication, rassurent, par rapport à des menaces possibles, à une souffrance possible liée à ces menaces. Tout cela pour dire que le *pourquoi* en lui-même est digne d'intérêt, et d'ailleurs, c'est ce *pourquoi* qui est le moteur de l'aventure humaine, de la recherche technique, pratique, scientifique, de la culture humaine en général. S'il n'y avait pas de *pourquoi*, s'il n'y avait pas d'étonnement, il n'y aurait pas la culture humaine, il n'y aurait pas les objets techniques qui nous entourent. Le *pourquoi* est un moteur de la recherche en général, de l'enquête et des découvertes.

Cela concerne le *pourquoi* sous sa forme la plus générale, mais il y a un pourquoi particulier qui s'exprime dans la question que nous avons là, un *pourquoi* qui n'est pas ordinaire, qui n'est pas le *pourquoi* quotidien de chacun. Tout le monde ne se pose pas à chaque instant la question de savoir pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien. Car cette question relève d'un étonnement, qui n'est pas l'étonnement ordinaire, c'est l'étonnement qu'on peut appeler philosophique, dont Platon et Aristote ont dit très clairement qu'il est le moteur de la philosophie, qu'au fond, la philosophie est fondée sur un sentiment d'étonnement. Un étonnement qui est évidemment plus fondamental que l'étonnement simplement devant les bizarreries de la réalité. On a affaire alors à

un *pourquoi* radical, Heidegger justement montre bien les sources différentes de cet étonnement philosophique et de cette question du *pourquoi* il y a-t-il quelque chose plutôt que rien". Il dit par exemple : *"chacun de nous se trouve chaque jour, peut-être même plusieurs fois, effleuré par la puissance cachée de cette question, sans d'ailleurs bien concevoir ce qui lui arrive. À certains moments de grand désespoir, par exemple, lorsque les choses perdent leur consistance, et que toute signification s'obscurcit, la question surgit. La question est là aussi dans une explosion de joie, parce qu'alors toutes choses sont métamorphosées, et comme pour la première fois autour de nous, au point qu'il serait plus facile, semble-t-il, de concevoir qu'elles ne sont pas, que de concevoir qu'elles sont. Mais, troisième possibilité, la question est là aussi dans un moment d'ennui, lorsque nous sommes également éloignés du désespoir et de l'allégresse, mais que le caractère obstinément ordinaire de l'étant, de la réalité qui nous entoure, fait régner une désolation dans laquelle il nous paraît indifférent que l'étant soit ou ne soit pas, ce qui fait de nouveau retentir sous une forme bien particulière la question : 'pourquoi donc y a-t-il de l'étant et non pas plutôt rien ?'"*

Vous voyez, cet étonnement philosophique peut apparaître sous des formes très variées, parfois associées à une sorte de désespoir et de pessimisme radical, c'est ce qu'on trouve par exemple chez Schopenhauer, qui a exploré cette dimension de la question, parfois sous la forme d'une allégresse: « quelle chance qu'il y ait quelque chose plutôt que rien ! »,Donc il y a là, je dirais, trois explications qui rendent cette question particulièrement sensée. Alors, je voudrais insister pour finir sur les intérêts qu'on peut trouver à cette question, outre le fait que cette question surgisse, que ce ne soit pas une question qui puisse facilement disparaître.

D'abord, un premier intérêt de cette question, c'est dans le *pourquoi*. Pourquoi y a-t-il quelque chose ? Nous vivons alors comme une expérience de pensée, une expérience de pensée qui peut modifier notre façon de vivre, en sortant, en quelque sorte, de la routine, des urgences pratiques, des obligations quotidiennes. Au fond, se demander pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien, c'est une certaine façon de s'évader, de se libérer momentanément, au lieu de rester enfermé dans un monde très déterminé qui nous empêche de « respirer ». Cette question nous fait respirer. Et elle nous apporte peut-être une façon de changer notre vie, au moins momentanément, de modifier notre façon de vivre. C'est une première chose. Une expérience de pensée, donc, respiration mentale, spirituelle.

Un deuxième intérêt, concerne moins sur le *pourquoi* que l'étonnement philosophique lui-même. On pourrait dire, bon, peut-être que le *pourquoi* n'a pas de réponse, mais il reste quand même l'étonnement philosophique. Et je voudrais lire un texte de Wittgenstein, qui me semble intéressant. C'est un extrait d'un texte qui s'appelle « Conférence sur l'éthique », qui ne pose pas la question « Pourquoi y a-t-il quelque chose et non pas plutôt rien ? » ni cette autre « Pourquoi y a-t-il quelque chose ? » Wittgenstein fait état d'une expérience, son expérience par excellence, celle d'un étonnement qui éclipse tout *pourquoi*. Donc un étonnement qui laisse de côté le *pourquoi*, toute demande d'explication. La formule qu'il en donne est la suivante : « *Je m'étonne de l'existence du monde, et non pas que le monde existe plutôt que le contraire. Ce qui peut se dire aussi, « comme il est extraordinaire que quoi que ce soit existe. Comme il est extraordinaire que le*

monde existe. Ou à la rigueur, sur le mode d'une pure interjection : le monde "ho !", "ha !" » Voilà cette façon de réhabiliter cette question à travers cet étonnement philosophique qui peut à la limite se passer d'explication.

J'évoquerai un troisième intérêt en faisant une réflexion sur le mot « pourquoi » qui a plusieurs sens, qui évoque habituellement l'origine fondamentale, la cause première, comme disait Leibniz. Mais on peut l'interpréter dans un autre sens, surtout si on sépare « *pour* » et « *quoi* ». À ce moment-là, il ne s'agit plus de ce qu'on peut appeler la cause originelle, mais la cause finale, ce qu'on appelle la cause finale en philosophie, c'est-à-dire la finalité, le but. Se poser la question « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » C'est se poser la question, « quel est le but de cette chose qui existe ? » « Quelle est la finalité, et finalement le sens de ce qui existe, la cause finale ? » Par rapport à cette question, il y a plusieurs réponses possibles, d'ailleurs. Il y a une réponse classique qui consiste à dire qu'il y a peut-être une finalité, une intention dans l'existence du monde, une intention, un projet, un dessein intelligent qui peut venir d'un dieu providentiel, qui peut venir d'un destin, qui peut venir d'une évolution orientée vers un mieux. Je dirais, en reprenant l'expression de Platon lorsqu'il dit « *le bien est au-delà de l'être* », que le bien, c'est ce qui oriente finalement la réalité vers un mieux, vers une finalité supérieure à ce qui est simplement donné. Alors, c'est une première réponse, effectivement, qui donne à la question une réponse, je dirais, transcendante, surnaturelle. L'idée que dans toute l'évolution de la réalité naturelle, humaine, il y a un projet caché qui serait celui d'une puissance supérieure. Alors, c'est effectivement une réponse possible, mais ce n'est pas la seule possible.

Et je voudrais m'inspirer ici d'une distinction que font les stoïciens, que fait Épictète en particulier quand il dit « *Au fond, il y a des choses qui ne dépendent pas de nous, c'est peut-être de l'ordre du destin, de l'ordre d'une intention cachée, d'une puissance supérieure, et puis il y a ce qui dépend de nous.* » Et alors la finalité à ce moment-là, c'est le sens que nous pouvons donner par nous même à ce que nous vivons. C'est ce que nous avons à faire de la vie telle qu'elle nous est « donnée ». C'est la responsabilité que nous devons prendre pour donner un sens à l'existence. Et là, on pourrait reprendre l'expression de Sartre, lorsqu'il distingue dans la vie humaine ce qu'il appelle les situations et les projets. Les situations, c'est ce qui ne dépend pas de nous, ce qui fait que nous sommes là, dans ce lieu, à tel moment de l'histoire, au XXI^e siècle par exemple, c'est ce qui fait que nous sommes les enfants de tels parents, c'est ce que nous vivons, ce que nous sommes les héritiers de telles situations sociales, de telles situations économiques. Cela c'est la situation qui nous est donnée, en quelque sorte. Mais à partir de là, la même situation, même la plus défavorable, peut donner lieu à une réaction qui peut être très différente selon les individus, selon les choix, selon les projets qu'ils font pour donner un sens, une orientation, une finalité différente à ce qu'ils vivent, à la situation qui leur est donnée. Devant la maladie, par exemple, devant le deuil, la situation est la même pour tout le monde, mais la façon de vivre cette situation peut être différente selon le projet de vie, selon la responsabilité qu'on prend, parce qu'il y a différents choix possibles, y compris, comme dit Sartre, le fait de ne pas choisir, qui est encore un choix. C'est une conception exigeante de la liberté. Et je finirai en citant une phrase de Sartre, justement, dans le livre consacré à Jean Genet, : *"l'important n'est pas ce qu'on a fait de nous, mais ce que nous*

faisons de ce qu'on a fait de nous". L'important n'est pas ce qu'on a fait de nous, c'est-à-dire la situation qui nous est imposée, mais ce que nous faisons de ce qu'on a fait de nous. La finalité et le pourquoi, finalement, de la réalité, et le sens que ce pourquoi peut avoir, dépendent au moins en partie de nous. Donc, même s'il y a une intention cachée, transcendante, il n'empêche que nous avons, nous-mêmes, une responsabilité. C'est ça, peut-être, la dignité profonde de l'être humain, cette responsabilité qui est variable, qui a des degrés variables, bien sûr, selon chaque situation. Mais c'est cette responsabilité qui donne un sens, qui donne un but, qui donne une orientation à la réalité que nous vivons, à notre propre réalité d'être individuel, et à la réalité qui nous entoure, dans le monde qui nous entoure. Donc, pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien ? Pour pouvoir manifester, justement, cette responsabilité que nous avons en tant qu'êtres humains, et qui fait notre condition humaine. ...